

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 7

Artikel: La cachette
Autor: Fourier, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198027>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Grenchen, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Batteurs de carton.

Il y a une quinzaine de jours, un de mes amis me donna rendez-vous dans un de nos cafés, où je me rendis à l'heure fixée. Arrivé dans le corridor, en face de l'entrée de la salle, je fus subitement arrêté par le bruit qui se faisait à l'intérieur : pan ! pan ! rão ! poum !...

On eût dit qu'il y avait là quatre ou cinq ouvriers occupés à poser un nouveau plancher ou à tout autre travail.

Un garçon survint.

— Le café est en réparation ? demandai-je.

— Non, Monsieur, entrez sans crainte, me répond-il, en ouvrant la porte toute grande.

J'entrai. En effet, il n'y avait là ni menuisiers, ni serruriers, mais des travailleurs d'un autre genre qui ne bûchaient pas moins dur.

Au fond de la salle, cinq tables étaient occupées par des batteurs de carton, qui s'en donnaient à cœur joie et ne posaient aucune carte sur le jeu sans faire résonner la table d'un vigoureux coup de poing.

Je pris un bock en attendant mon ami qui ne tarda pas à me faire savoir qu'il était empêché.

L'acharnement avec lequel ces joueurs se livraient à leur besogne me fit rester quelques instants de plus. Entre eux, pas une parole, sauf quelques mots entrecoupés par-ci, par-là. Tout entiers à leur affaire, à peine avaient-ils terminé une partie, que, se passant alternativement le pouce et l'index sur la langue, ils attrapaient le jeu, le distribuaient fiévreusement, et : pan ! pan !... Tierce majeure !... Tierce au roi !... Rão !... Atout !

Quand les cinq tables donnaient en même temps, avec le même entrain, la même vigueur, on eût dit le bruit des batteurs en grange d'autrefois.

Il est curieux d'observer l'expression de ces figures après chaque distribution de cartes, c'est-à-dire au moment où chaque joueur, prenant connaissance de son jeu, l'arrange en éventail et classe ses couleurs.

Celui qui a de mauvaises cartes ne peut que difficilement dissimuler son mécontentement, qui se manifeste par une mine renfrognée, regardant ses adversaires d'un air surnois et scrutateur, et comme pour chercher à lire sur leurs traits où se trouvent les bonnes cartes. Car fort souvent aussi ceux qui sont bien servis ne savent pas le dissimuler.

Mais quand les physionomies laissent ainsi deviner le jeu, vous pouvez être persuadé que vous êtes en présence de joueurs ordinaires, et non d'habiles joueurs qu'on reconnaît bien vite à leur impassibilité. Refouler ses impressions, tel est le but que doit se proposer celui qui veut triompher.

Une singularité qu'on remarque assez fréquemment chez les joueurs de cartes, c'est qu'ils semblent ne posséder tout leur art, tous leurs moyens, toutes les finesses du jeu, qu'autant qu'ils ont autour d'eux une galerie d'admirateurs, galerie ordinairement muette, il est vrai, mais dont les hochements de tête ou

les signes approbateurs aiguillonnent, échauffent, animent les acteurs.

Cependant, au grand dépit des joueurs, la galerie n'est pas toujours muette. Elle se compose parfois de la pire variété des batteurs de carton ; nous voulons parler de l'amateur qui veut absolument donner des conseils. Il s'assied commodément à la table des joueurs, se penche tantôt à droite, tantôt à gauche, critique un coup de hardiesse, gouaille un excès de prudence, fait l'historique de la partie, et finit par ahurir, et quelquefois par faire perdre la carte à ceux qu'il gratifie de son importun voisinage. Aussi ce monsieur devient-il bientôt la bête noire du lieu qu'il fréquente.

Chaque fois que j'ai l'occasion de me trouver dans un établissement régulièrement fréquenté par des joueurs de cartes passionnés, et pour qui ce jeu est devenu un besoin de jour en jour plus impérieux, je ne puis m'empêcher de me livrer à certaines réflexions.

Voilà, me dis-je, des gens qui, dans la journée, et peut-être au milieu de leurs occupations, n'ont d'autre objectif que la prochaine partie de piquet ; des gens qui ne sauraient manger, dormir et vivre s'ils étaient privés, pendant quelques jours seulement, de cette chère distraction.

Ces malheureux — car je les plains sincèrement — passent ainsi toutes leurs soirées, jusqu'à l'heure où le garçon de café vient leur crier : « Messieurs, c'est l'heure ! » Et cela sans avoir eu le temps d'échanger quelques paroles agréables ou intéressantes.

Hélas ! s'il n'y avait dans ce monde que des joueurs de cartes, que deviendrait la conversation ?...

Ils causent cependant dans le corridor, en se retirant, mais d'une façon plus ou moins courtoise quelquefois ; car il y a toujours, par-ci, par-là, un joueur grincheux qui ne sait pas perdre. Si le sort lui a été contraire, il en accuse d'abord son partenaire qui a fait une fausse entrée ou négligé une invite ; puis celui qui aurait donné les cartes sans les mélanger suffisamment, ou qui aurait coupé trop haut ou trop bas ; et pour le cas où il n'est point fondé à faire de telles récriminations, il rage contre la déveine !

Hélas, il faut sagement en prendre son parti. On bat le carton depuis un temps immémorial. A la cour de Louis XIV, la passion du jeu de cartes prit des proportions incroyables. On jouait même en voiture. Le jour de Noël, la marquise de Montespan perdit 700,000 écus !

Et parlons un peu de chez nous, s'il vous plaît !

Au siècle passé, déjà, Lausanne faisait parler d'elle par ses nombreux joueurs. Ecoutez un peu ce que nous dit M. Juste Olivier :

« Le jeu, « peste des républiques », a dit Lafontaine, était devenu une passion acharnée. Les femmes la partageaient. Il rendait les soirées silencieuses ; et non contents de ces occasions, l'on voyait même des jeunes gens

s'enfermer tristement dans de petites chambres pour jouer aux cartes. Aussi, remarque un voyageur, point de ville où il y ait plus de gens d'esprit qu'à Lausanne, point de ville peut-être où il y ait moins de conversation.

» On a conservé le souvenir d'un vieux joueur de billard (M. de Montbrun) qui, se croyant sûr d'une bille, s'écria dans son transport : *Si je la manque, je l'avale*. Il la manque en effet, la porte à sa bouche avec rage... mais ce qui n'était qu'un geste de passion, se trouva soudain réalisé : voilà la bille derrière les dents ! On eut toutes les peines du monde à l'en tirer ; le vieux joueur en fut pourtant quitte pour une peur horrible. Son portrait fut gravé, je l'ai vu dans la curieuse collection de M. Cassat. Il y est représenté avec tous les attributs du jeu, cartes et queues de billard en sautoir, la bille dans la bouche, éperdu, consterné lui-même de son prodige, et toute sa figure comme prête à éclater. »

Cela dit, que les joueurs de cartes ne nous en veuillent pas ; nous aurions trop d'ennemis ! Nous savons d'ailleurs que ces lignes seront considérées par eux comme un coup d'épée dans l'eau.

Eh bien, Messieurs, continuez et tapez-y dru !

L. M.

La cachette.

Au fond de la vallée d'Héristsal, dans les montagnes des Vosges, existe un village aux maisons dispersées, dont les braves habitants sont un peu rustres et assez arriérés. C'est un peuple primitif. Les moyens de locomotion font défaut ; ensevelis sous la neige pendant sept mois, ces paysans sortent peu ; ils aiment leur pays, leurs belles montagnes presque toujours couvertes de neige et ils sont pris de nostalgie dès qu'ils les ont quittées.

Ces montagnards sont pauvres, travailleurs et économes, on peut même dire très intéressés ; ils ont tant de peine à mettre un peu d'argent de côté que leur avarice est bien excusable. Ils sont méfiants et craignent toujours qu'on ne leur vole leur argent ; au lieu de le placer et d'en tirer des revenus, ils préfèrent le cacher ; ils s'ingénient de mille façons pour le soustraire aux regards des curieux et ont des ruses d'Apache pour dissimuler l'endroit qui abrite leur petit avoir.

Jean-Baptiste Brice était parvenu, à force de travail et de privations, à mettre cinq cents francs de côté, une fortune pour un paysan des Vosges. Il ne savait où les placer ; toujours inquiet, il les changeait de cachette tous les jours.

Ce soir-là, un soir d'hiver, pendant qu'au dehors le vent soufflait avec rage, que la neige tombait en tourbillons, Jean-Baptiste assis devant la grande cheminée antique dans laquelle brûlait un bon feu de sarments, discutait avec sa femme sur les moyens de cacher leur argent.

C'était leur unique sujet de conversation.

Jean-Baptiste, après s'être assuré que les portes étaient bien fermées, avait sorti un pot de grès entouré de chiffons, dans lequel il avait enfoui les cinq cents francs.

Il avait aligné les vingt-cinq pièces de vingt francs sur la table ; sa femme et lui, à la lueur d'une chandelle fumeuse, les contemplaient avidement.

Cela représentait leurs économies de douze années, amassées sou par sou.

— Où veux-tu les cacher ? demanda la femme ; on ne peut point les laisser dans la cruche.

— Est-ce qu'on ne pourrait point les placer ? dit Jean-Baptiste.

— Les placer, chez qui ? demanda la femme, méfiante.

— Chez un notaire, par exemple.

— Pour qu'il lève le pied et qu'il file à l'étranger avec ton argent.

— C'est vrai que maître Rouillon, notaire au Val-d'Ajol, est parti pour la Suisse en emportant toutes les économies des gens du pays ; tu as raison, pas de notaire.

— Y ne faut confier son argent à personne, dit la paysanne.

— On pourrait acheter des papiers, des actions, comme les gens de la ville appellent cela ; cela rapporte gros à ce que j'ai entendu dire à la foire.

— Changer notre argent contre du papier, jamais ! s'écria la femme de Jean-Baptiste avec indignation. Tout ça c'est des filouteries, des menées ; les gens de la ville prennent les paysans pour des imbéciles ; y faut cacher l'argent dans un endroit où personne ne puisse le trouver.

— Voilà le difficile.

— Sous le lit, dans la paille.

— Essayons, dit Jean-Baptiste.

Il roula les pièces d'or dans de vieux chiffons et sa femme ayant décousu la paille, il les enfouit dans la paille.

Jean-Baptiste se rassit.

— Ce n'est point une bonne cachette, reprit-il après un instant. On peut nous voler quand nous ne sommes pas à la maison ; si le feu prenait, notre argent serait perdu.

Cette raison convainquit la paysanne.

— Où les mettre, où les mettre ? dit-elle angoissée.

— Ecoute, femme, j'ai une idée, dit Jean-Baptiste ; dans le verger appartenant à la maison, il y a un gros pommier dans lequel se trouve un trou si profond qu'on y enfonce le bras ; il faut cacher l'argent dans ce trou, personne ne pourra le découvrir et l'arbre ne brûlera point.

La paysanne approuva.

Séance tenante, Jean-Baptiste, accompagné de sa femme, alla enfouir son trésor dans le trou du pommier, puis il recouvrit le tout avec de la mousse.

Tous les jours, sans avoir l'air de rien, Jean-Baptiste tournait autour de l'arbre et lorgnait la cachette.

Il se dissimulait à cause de son voisin, Prosper Lurot, un paysan madré, qui espionnait constamment ses voisins.

Un soir, Jean-Baptiste s'aperçut que la mousse qui fermait le trou du pommier avait été remuée, il la retira : quelle ne fut pas sa surprise ! les cinq cents francs n'y étaient plus !

Peindre son désespoir est impossible. Pendant toute la nuit, il se désola avec sa femme.

— Ce ne peut être que Prosper Lurot, dit-il ; il n'y a que lui qui ait pu découvrir la cachette.

— Il ne s'agit point de se lamenter, dit la femme, il faut les reprendre.

— Comment ? demanda Jean-Baptiste ; si je l'accuse, il dira que ce n'est pas lui.

Tout à coup, il se frappa le front.

— J'ai une idée ! s'écria-t-il ; laisse-moi faire, dit-il à sa femme, le voisin rendra l'argent ou j'y perdrai ma peau.

Le dimanche suivant, Jean-Baptiste se rendit au Val-d'Ajol, à l'auberge du *Cheval Blanc*, il savait y trouver Prosper Lurot ; en effet, ce dernier, attablé devant une bouteille de bière, jouait aux cartes.

Jean-Baptiste s'assit à côté de lui et demanda à être de la partie ; tout en jouant, il versait constamment à boire à son voisin.

Il le laissait gagner afin de le mettre en belle humeur. Après la bière, il offrit des liqueurs ; à sept heures Prosper était gris.

— Allons dîner, dit-il à Jean-Baptiste, en se levant avec peine.

— Allons, dit Jean-Baptiste, je pars avec vous ; j'ai quelque chose à vous dire.

— A moué ? dit le paysan devenu méfiant.

— Nous causerons en route.

Quand ils furent dans la forêt.

— J'ai un service à vous demander, reprit Jean-Baptiste.

— Un service à moué ? Tout ce que tu voudras, pourvu que tu ne me demandes point d'argent, dit Prosper en riant d'un gros rire, car je n'en ai point.

— Y ne s'agit point d'argent ; c'est un conseil que je veux vous demander.

— Un conseil, tant que tu voudras, dit Prosper qui titubait.

— Il y a longtemps, voisin, que j'ai remarqué que vous étiez un homme de bon sens, un homme de bon conseil.

— Des conseils, j'en donne tant qu'on veut, ajouta Prosper.

— C'est un secret que je veux vous confier ; promettez-moi que cela restera entre nous.

— Je te le promets.

— J'ai mille francs d'économies, je voudrais les placer en lieu sûr ; c'est pour cela que je veux vous consulter.

— Cela, c'est sérieux, je t'écoute.

— J'avais déjà cinq cents francs que j'ai cachés dans un arbre où personne ne pourrait les trouver ; faut-il encore y déposer les mille francs ? Je suis indécis, donnez-moi votre avis ?

— T'as bien fait de me consulter, fiston, dit Prosper, t'as une bonne idée ; cache ton argent dans l'arbre, ça ne craint rien.

— Vous croyez ?

— Je ferais comme toi si j'avais des économies, malheureusement je n'en ai point.

— Vous me décidez : je mettrai les mille francs avec les autres ; gardez-moi le secret.

— Tranquillise-toi.

Jean-Baptiste quitta son voisin au seuil de sa demeure et entra chez lui. Le lendemain, il courut à la cachette ; sa ruse avait réussi, les cinq cents francs étaient replacés.

Jean-Baptiste les retira prestement.

La nuit, lorsque son voisin vint fouiller dans le trou, pensant mettre la main sur les quinze cents francs, il ne trouva qu'un billet.

A la clarté de la lune, il lut :

« J'ons changé d'avis, la cachette n'est point sûre. »

EUGÈNE FOURRIER.

Vieux papiers.

Nos aïeux avaient assez coutume de noter les faits, grands et petits, qui se passaient autour d'eux. Dans nos campagnes, les paysans annotaient l'almanach, d'autres écrivaient leurs réflexions dans de petits cahiers ou dans leur livre de comptes, entre celui du cordonnier et le compte du domestique. Bon nombre de ces cahiers ont disparu, détruits par des mains ignorantes, par le feu ou la dent des souris. C'est vraiment regrettable, quelques-uns contenaient des récits intéressants d'histoire locale ou des données sur les fêtes de l'époque que nous serions heureux de posséder aujourd'hui.

En fouillant dans une longue caisse, reléguée depuis nombre d'années au galetas, nous avons fait la trouvaille d'un de ces livres de comptes. Le titre, *Livre de Mémoire commencer le 20^{ème} Août 1826*, en grosse et ancienne écriture, nous a tenté. Après l'avoir examiné et lu, nous y avons glané les lignes suivantes, pensant qu'elles intéresseront les lecteurs du *Conteur*.

Nous en respectons fidèlement l'orthographe.

AUGUSTE CORTHÉSY.

J'ai engagé : Susette Rouillier de Champvent pour ma servante de campagne pour l'année 1830 et pour le salaire de vingt et un Ecus petit en argent, deux perd de soulié et un ressemelage, un en empaïne et l'autre en peaux de vau, une chemise de moitié toile, un tablez en étoupe et vingt batz que je lui ai donné comptent pour ses arres. Ainsi fait et convenu dans ma Maison le 8^{ème} zbre 1829.

Ateste D. R.

L'an Mille huit cent trente et le quatrième jours du moi de février, une Chause assez remarquable dans nos Analles, le Lac de Neuchâtel est entièrement Gelé ce qui ne c'est pas vu depuis 1695, comme les Istoire nous le dise. Deux hommes de Concise, les bateliers Cousin et Favre, son parti de Concise armé de longues perches qu'il tenait transversalement et sont arrivés sans danger à Yvonnand, après cinq quart d'heure de marche. Après s'être reposé au Cabaret de Mordagne ou ses courageux Voyageurs ont résister aux nombreuses Libations que,

les abittants de Yvonnand leur offrait, comme marque d'estime. Ils se sont remis en route en rapportant à chacun un pendaux de poires ou il sont arrivés en trois quarts d'heure à Concise, sans autre crainte que d'avoir vu bien près une fente menasente qui laissait déjà paraître l'eau, captive sous sa dangereuse enveloppe ou ils était.

Ateste DAVID REBAUD
ce 4^{ème} février 1830.

L'an mille huit cent trente et le cinquième jour du moi de février Henri Rebeaud et Louis Cuagnier d'Yvonnand ont aussi traverser le Lac sur la Glasse en demi heure de tems. Elant arriver à Concise, dans lequel il se trouvère un peut proche de la nuit et une petite neige qui paraissait avoir ralenti la Glasse, nosère repassé, préférant donner le tour.

Ce 5^{ème} février.

Les « bonnes. »

« Hé !... monsieur Monnet !... bonjour !... Avez-vous un moment ? »

— Ah ! c'est vous, mon cher ; comment va ?

— Ça va bien, je vous remercie... Dites donc, une « bonne » pour le *Conteur* !

— Vous êtes bien aimable. Voyons ?...

— J'étais, l'autre jour, à X..., etc.

La « bonne » s'achève presque toujours par un bruyant éclat de rire, qui, bien souvent, vous éclabousse plus qu'il ne vous entraîne.

On sourit à la bonne intention.

« Hein !... qu'en dites-vous ?... Elle est jolie, celle-là ! exclame le narrateur, tout fier de son succès. Vous la mettez samedi et vous me donnerez un ou deux exemplaires.

— Excellente ! Excellente ! Elle paraîtra dans un des prochains numéros.

— Vous savez, j'en ai souvent de celles-là ; je les garde pour le *Conteur*. Mais vous ne les mettez pas toujours.

— Hélas, que voulez-vous, n'est-ce pas... ?

— Oui, oui, on se comprend... Enfin, quoi, je vous les garde...

— Je me recommande ; merci d'avance. Au revoir, mon cher.

Nous en avons maintes fois fait la remarque.

Quand la « bonne » finit par un gros éclat de rire de celui qui la dit, souvent, elle ne vaut pas grand'chose ; s'il rit d'avance, soyez-en sûr, la « bonne » ne vaut jamais rien. Un discret sourire du narrateur est toujours de bon augure.

Ah ! si les « bonnes » étaient toutes vraiment bonnes, ce serait pur plaisir de faire le *Conteur*, et les ciseaux se rouilleraient dans leur étui. Mais il n'en est malheureusement point ainsi. Si la récolte est abondante, grand est le déchet. A ne garder que les meilleures et les moins mauvaises, on ne se trouve pas très riche.

En voici quelques-unes, au hasard.

La jeunesse du village était en fête. Les journaux annonçaient : « *Dimanche, Bal à l'auberge de... Excellente musique. Bonne réception aux amateurs !* »

Alléchés par cette annonce, deux amis, deux jeunes gens d'une localité voisine, se rendent à l'invitation.

La salle de bal est grande, décorée de drapés et de guirlandes de fleurs. La musique ne va pas trop mal et, ce qui est mieux encore, les demoiselles sont charmantes, dans leurs toilettes d'indienne et de mousseline.

Les deux amis s'avancent : « Mademoiselle, voulez-vous m'accorder cette danse ? »

La demoiselle, intimidée et rougissante :

— Oh ! monsieur, je voudrais bien, mais j'attends mon danseur. Il va bien sûr revenir ; alors, vous comprenez, il serait fâché.

— Eh bien, mademoiselle, quelques tours seulement, en l'attendant.

Ils s'élancent.